

MUSIQUE

Opéra : Première représentation d'*Elvire*, ballet de Mme de Brimont, musique de Domenico Scarlatti, adaptée et orchestrée par M. Roland Manuel; chorégraphie de M. Albert Aveline. — Société Philharmonique : *Ôflâie-lâ-sans-égale*, argument de M. Claude Séran, musique de M. Florest Schmitt; *Rhapsodie flamande*, de M. Albert Roussel; *Pastorale maritime*, de Mme Reisserova. — Société des Concerts du Conservatoire : *Concerto pour piano et orchestre* de M. B. Martinu.

Elvire... Il y a des noms que l'histoire littéraire a chargés de souvenirs : on ne peut les prononcer sans que les suive tout un cortège de créatures imaginaires, mais plus vivantes, dans l'imprécision, que bien des personnages qui, réellement, vécurent. Elvire, c'est la sage confidente de Chimène, et qui lui donne ce conseil dont le bon sens est déjà tout brûlant de romantisme :

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le soleil, enfin, ne souffre qu'on vous venge...

et qu'on vous ôte ainsi Rodrigue, « l'amant qu'on vous destine... ». Elvire, c'est, dans le *Don Giovanni* de Mozart, l'épouse du séducteur, si bien enjôlée que l'évidence même lui laisse encore l'amour au cœur. Et puis, Elvire, c'est encore et surtout l'Elvire du *Lac*. L'héroïne de Mme de Brimont se nomme Elvire. Mme de Brimont est poète — et déjà ses *Mirages* ont donné à Gabriel Fauré l'inspiration de quatre chefs-d'œuvre. L'argument du ballet qu'elle a proposé à M. Roland-Manuel était bien de nature à séduire un musicien et un chorégraphe. Elvire, la romantique Elvire, rêve devant un portrait, le portrait du chevalier blanc. C'est un soir de noces et les parents d'Elvire disent adieu à leur fille aînée qui part avec son jeune époux. Et tandis qu'Elvire rêve, sa jeune sœur — une enfant — bondit avec la poupée, compagne de ses jeux. Et puis Elvire contemple encore le beau chevalier blanc, et elle s'endort. Quand minuit sonne, ses rêves s'animent : de gracieux fantômes, ombres familières des anciens occupants du château, surgissent. Des musiciens jouent des airs de danse; le chevalier blanc saute de son cadre, enlace Elvire, l'entraîne, et jusqu'au matin le rêve est réalité. Et puis à l'aube, tout s'évanouit. Espiègle, la petite fille surgit, éveille sa sœur, reprend son pantin et danse avec lui, comme avait dansé Elvire avec son chevalier.

M. Roland Manuel a pris au merveilleusement fécond Domenico Scarlatti la musique de ce ballet. Il a choisi — et ce choix est non seulement une preuve de goût, mais encore, par l'ordre adopté, par l'extraordinaire appropriation des thèmes à l'action chorégraphique, par la surprenante convenance de leur groupement et de ce que l'on pourrait appeler leurs rapports de voisinage, ce choix est comme une création nouvelle. Scarlatti est comme une mine. M. Roland-Manuel en a tiré les gemmes; il les a serties, montées, mises en valeur par une orchestration charmante, pleine de trouvailles les plus heureuses. Il l'a fait avec un tact et une science dignes de toutes louanges. Il a été récompensé de sa peine par le chorégraphe et par les interprètes : cette charmante musique a inspiré à M. Albert Aveline un des ballets les mieux réussis que nous ayons vus. N'eût-il eu que cette idée de remplacer le pantin de chiffons que la petite fille a lancé dédaigneusement, au début, par-dessus le divan, par une jeune ballerine, un minuscule petit « rat » qui, à la fin du ballet, danse avec l'enfant, qu'il aurait déjà montré bien de l'invention poétique; mais il y a tout le reste. La petite fille, c'est l'espiègle, la spirituelle Mlle Jacqueline Simoni, le rythme incarné, et traduit — avec quelle sûreté! — par les gestes les plus malicieux et la technique la plus parfaite. Mlle Darsonval est Elvire, rêveuse, nostalgique, exaltée, et elle l'est avec une grâce juvénile toute charmante. M. Serge Peretti, dans le rôle du chevalier blanc, se montre, comme de coutume, d'une agilité et d'une perfection étonnantes. Il faut nommer encore Mlle Binois, M. Sauvageau, et puis surtout M. François Ruhlmann qui dirige impeccablement l'orchestre. Le décor et les costumes de M. Sigrist sont exquis.

§

Le ballet *Oriane la sans égale*, de M. Florent Schmitt, devait être monté par Mme Ida Rubinstein, à l'Opéra, la saison où nous eûmes, en 1934, la *Perséphone* de M. Stravinski, la *Diane de Poitiers*, de M. Jacques Ibert, la *Sémiramis*, de M. Arthur Honegger. Des retards imprévus empêchèrent la mise en scène de cet ouvrage. S'il reste encore inconnu au théâtre — pour lequel il est fait, il ne faut pas

l'oublier — au moins, depuis le 12 février, et grâce à l'Orchestre Philharmonique de Paris, que conduisait M. Charles Munch, avons-nous pu l'entendre au concert.

L'argument d'*Oriane la sans égale* est dû à Claude Sérano. Ce pseudonyme cache l'auteur applaudi déjà de la charmante *Vie de Polichinelle*, donnée avec le plus vif succès à l'Opéra. L'action du nouveau ballet se déroule près d'Avignon à la fin du XIV^e siècle. Après un prélude où les basses exposent un motif calme et souple, nous sommes dans la cour du château d'Oriane, surnommée la Sans-égale. En attendant qu'elle paraisse, un nain s'exerce aux danses gracieuses. Des jongleurs et des musiciens arrivent, précédant la châtelaine, ses pages, ses suivantes. Le poète, son amant, est avec elle. Magnifique prétexte à description musicale, et la musique, en effet, rutilante et scintillante. Oriane s'arrête à la fontaine, un jongleur chante. Le chœur reprend sa chanson célébrant la grâce et la beauté d'Oriane. Tandis que se développent chœur et chanson, des rumeurs grandissent, annonçant une caravane qui paraît bientôt en effet. Elle est chargée des somptueux présents qu'apporte à Oriane, du fond de l'Asie, un riche Mongol épris de la princesse occidentale, la princesse lointaine dont le renom a franchi mers et déserts. Le poète veut retenir Oriane; mais elle est femme et curieuse, elle veut voir, toucher les merveilles. Il va près de la fontaine, cueille une rose rouge, saignante comme son cœur, l'offre à Oriane qui la prend d'un geste indifférent. Puis, se joignant aux gentilshommes qui regardent curieusement le chef de la caravane, il tend à celui-ci un masque. L'homme entre dans une violente colère, se jette sur le poète et le blesse mortellement. Oriane, alors, respire passionnément la rose, l'effeuille, en laisse tomber les derniers pétales, et tend les bras au vainqueur.

Nous sommes maintenant devant une porte du palais. La nuit est tombée, la nuit calme, évoquée par le thème lent, entendu au début du prélude. Mais Oriane a déjà abandonné le Mongol qui paraît sur le seuil, en butte aux vexations des valets. Il s'éloigne.

Au deuxième tableau, Oriane, entourée de ses femmes, regarde le nain occupé d'un horoscope annonçant la venue

de l'Amour. Un appel mystérieux vient du lointain : c'est l'Amour en effet qui bientôt franchit la porte, l'Amour casqué, visière baissée. Il montre son visage : Oriane, sans l'avoir vu jamais, le reconnaît, — telle Marguerite reconnaît Faust au premier soir. L'Amour tombe aux genoux d'Oriane. Mais le nain, de sa marotte, a fait rouler la coupe où l'Amour allait se désaltérer. La coupe s'est arrêtée à la place où, tout à l'heure, le Mongol a répandu le sang du poète. Et l'Amour, devant cette tache, interroge Oriane qui se détourne. Elle veut entraîner le prince Amour; il est trop tard : l'Amour s'éloigne sans tourner la tête. Oriane abandonnée erre parmi ses souvenirs. La scène se vide et le nain, dédaigné et fidèle, demeure seul dans un coin. On entend un chœur qui approche : c'est la Fête des Fous, et les voix chantent la prose de l'Ane. Oriane, apercevant les fous, les appelle. Ils accourent, forcent les grilles, poursuivent la Princesse, qui, maintenant prise de peur, les veut fuir. Suppliant leur chef, elle obtient que celui-ci, d'un claquement de son fouet, arrête l'orgie. Mais, sur un signe du Prince des Sots, un fou, se détachant de la troupe, invite Oriane à danser, tandis que le chœur ricane. Et soudain, on voit que ce danseur qui entraîne la Sans-Egale n'est autre que la Mort. Oriane lutte et chancelle. Une main de plomb s'abat sur ses épaules. Elle tombe sous l'étreinte de la Mort parce qu'elle a dédaigné l'Amour. Et le nain, demeuré seul, sanglote sur le corps de la Sans-Egale, qu'un rais de lune, émergeant de l'ombre des cyprès, vient envelopper.

La musique suit et commente avec une fidélité et un relief saisissants les épisodes si variés du livret. Toutes les pages seraient à citer, et il faut se contenter de marquer simplement les sommets comme l'entrée des Mongols, la danse de l'Amour, la Fête des Fous, la danse de la Mort, pages d'une richesse et d'une plénitude, d'une originalité et d'une poésie auxquelles nous a, depuis ses premiers ouvrages, habitués l'auteur du *Quintette*, du *Psaume* et de la *Tragédie de Salomé*. L'interprétation fut de premier ordre sous la forte et souple direction de M. Charles Munch. M. Cathelat, soliste, et les chœurs de Mlle Gouverné ont eu leur part très légitime du succès.

§

Le **Concerto pour piano et orchestre** de M. Bobuslav Martinu est une œuvre fort réussie, et telle qu'on pouvait l'attendre du jeune compositeur morave dont la *Revue de Cuisine*, voici quelques années, le *Quintette à cordes*, l'*Allegro symphonique* ont très solidement établi la réputation. Ce concerto — et c'est un mérite — est essentiellement « pianistique », mais respecte toujours l'équilibre entre l'instrument principal et l'orchestre. Un andante central, encadré d'un allegro et d'un rondo étincelants, et dans ce mouvement lent, une poésie délicate, pudiquement contenue, des trouvailles d'expression les plus heureuses, une écriture tout à la fois habile et sincère, dont les trouvailles ne sentent pas l'artifice, tout concourt au succès durable de ce *Concerto*. Faut-il ajouter que Mme Germaine Leroux, qui en est la dédicataire, a, par son jeu prestigieux, par l'intelligence et la sensibilité de son interprétation, présenté le *Concerto* de M. Bobuslav Martinu dans les conditions les plus brillantes, et que l'orchestre de la Société, conduit par M. Philippe Gaubert, fut comme toujours merveilleux ?

§

Il me faudrait plus de place qu'il ne m'en reste pour parler comme je le dois de la **Rhapsodie Flamande** de M. Albert Roussel, donnée en première audition à la Société Philharmonique par M. Charles Munch. Aussi y reviendrai-je prochainement; je veux au moins enregistrer dès aujourd'hui son vif succès, ainsi que celui de la **Pastorale Maritime** de Mme Reisserova, œuvre lumineuse comme un paysage marin, d'une orchestration colorée mais transparente, et qui révèle à la fois un tempérament original et un métier solide.

§

Le soir que fut donnée la première audition d'*Oriane-la-Sans-Egale*, le concert, annoncé pour 9 heures, commença seulement à 9 heures et demie; puis, après le troisième morceau, un monsieur en habit noir vint annoncer un entr'acte de trente-cinq minutes. Il ne le fit pas en ces termes. Il usa

d'un moyen moins franc. Il était à ce moment-là 10 heures moins cinq. Il dit : « Après un entr'acte, la première audition d'*Orlans* sera donnée exactement à 22 h. 30 et sera radiodiffusée. » Ces retards, ces interminables entr'actes sont très certainement au goût des « auditeurs » qui viennent au concert pour rencontrer des amis, faire admirer leurs toilettes, causer de leurs petites affaires en fumant des cigarettes; mais on voudrait clairsemer encore un peu plus le véritable public des concerts, je veux dire les amateurs de musique, que l'on ne ferait pas mieux.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le premier Salon des Jeunes Artistes. — Femmes artistes d'Europe. — Fernand Léger.

« Encore un nouveau Salon! » Certains contesteront sans doute son utilité. Nous devons dire que celui-ci, dû à l'initiative de Paul de Montaignac, est l'œuvre d'une douzaine de critiques qui ont tenté de renouveler la formule.

Ce **Premier Salon des Jeunes Artistes** (Galerie Beaux-Arts) n'est qu'une exposition-préface. Comme le dit son président, notre confrère Raymond Cogniat : « Ceci est une expérience. » Avec des ressources insignifiantes, nous avons voulu inaugurer un système. Les artistes — choisis parmi les moins de quarante ans — sont invités par les membres du bureau. Ils ne paient aucune cotisation. Ils sont en nombre restreint et chacun peut se manifester avec un plus grand nombre d'œuvres qu'à l'habitude. Ainsi les visiteurs se trouvent moins désorientés que dans la cohue des envois parmi lesquels ils circulent généralement, et ont plus de facilité pour étudier l'œuvre des artistes qui leur sont désignés comme les maîtres ou les espoirs de la jeune génération.

Organisée sans aucun parti-pris de principe, avec le seul désir de montrer les œuvres les plus intéressantes, les plus représentatives et, si possible, de découvrir des talents nouveaux, cette manifestation donne une nouvelle preuve du désarroi de la jeune peinture contemporaine. Trente-cinq peintres exposent ici, qui travaillent chacun dans leur sens, et, sauf deux ou trois exceptions, sans inspiration commune. L'influence du cubisme et de Picasso se fait sentir chez des